

# L'humanité en partage

Par Marité Villeneuve, écrivaine

Reflets de l'AQRP, septembre 2011

Dossier : LES MOTS QUI GUÉRISSENT

Nuit d'insomnie. J'allume la lampe et je reprends mon livre là où je l'avais laissé... Jack Kerouac vient de repartir de New York avec son copain Dean Moriarty. Dean a dégoté une grosse auto et les voici *Sur la route*, trois gars avec la Marilou, tous les quatre en avant. La route est verglacée, la voiture fait des zigzags, mais Sal, le narrateur, n'a pas peur. Dean est un super fou, un héros plus grand que nature. Dean est protégé par Dieu, il ne peut rien leur arriver. Alors, ils foncent, quatre étoiles filantes roulant à 70 milles à l'heure sur les chemins du désir. *America! America!*

Je suis dans ce livre comme dans la vie du voyage. Mon âme en liberté cavale de par le monde. Les mots tracent en moi un chemin. M'appellent ces rivages broussailleux qui défilent au long des pages, ces *brumeuses ténèbres piquetées de lumières*. M'appellent *l'argile délavée du fleuve éternel*, les *fraîcheurs mauves* du matin et *l'émeraude des pâturages*. Tout cela est beau, beau et décadent, mortel, mystérieux, tissé d'ombres *intemporelles* et d'*abîme sacré*. S'y déroulent *les fluctuations de naissances et de morts* et ces *événements séraphiques* tapis dans nos âmes. Et *la poussière mont[e] jusqu'aux étoiles avec toutes ces musiques cafardeuses de la terre*. Les mots m'ouvrent *une éternité dense, aux ailes de phalènes*. Voilà ce que font les mots du livre que je lis en ce moment.

Aujourd'hui, cette nuit, c'est celui-là. Fillette, je voyageais avec Gulliver, avec mes *Sylvie, hôtesse de l'air* et les *Bob Morane* de mes frères. Plus tard, j'ai marché sur les pas de Gabrielle Roy, de Marguerite Duras et de nombreux autres. Quand j'aime un auteur, je le suis jusqu'au bout. Sans toutes ces pages d'aventures et de poésie archivées en moi, je n'aurais peut-être jamais écrit *Pour un dimanche tranquille à Pékin* (Fides, 2011).

Si les mots nous guérissent,  
c'est qu'ils réveillent et animent l'être désirant.  
Ils nous emmènent en des espaces plus vastes.

## De la lecture à l'écriture

Le plaisir des mots, ça commence toujours par là. Le plaisir de lire. Le plaisir de photographier des mots le long du paysage et ces mots-là, plus ou moins consciemment,

s'impriment dans l'album de la mémoire et appellent nos propres mots. De ce plaisir à celui de la page, il n'y a qu'un pas.

Si l'écriture me guérit ? Je ne le sais pas, je ne m'en soucie pas. Quand j'écris, je suis toute à ce plaisir, dans ce qu'on appelle l'état de fluidité. « Il suffit d'allonger les milles et descendre nos penchants naturels », dira Jack Kerouac à travers son héros. Atteindre l'état de fluidité, c'est être dans l'instant présent. Entier. Détaché de l'ego. À partir du moment où je commence à me demander si c'est bon, je crée un blocage. La santé a quelque chose à voir avec l'état de fluidité. Les bouddhistes l'affirment. La vie est continue. Le flot des pensées, des images, s'écoule sans interruption. Cela ne veut pas dire qu'on est tout le temps dans l'écriture fluide et dans la jubilation. Comme sur la route, il y a parfois des bouts plats, de l'ennui, l'excitation n'y est pas. On tâtonne, on lit, on respire, on s'inspire, on fait du pouce avec les mots des autres. Une seule chose à faire, continuer !

Si les mots nous guérissent, c'est qu'ils réveillent et animent l'être désirant. Ils nous emmènent en des espaces plus vastes. Ils ouvrent l'imaginaire et mettent la rêverie en chemin<sup>1</sup>.

## **Lire, écrire... pour le ravissement de l'âme**

Comment parler de plaisir sans nommer le ravissement de l'âme ? L'âme n'aime pas les théories froides et la raison, les mots dénués de sens et de corps. L'âme aime les mots de chair. Sa langue est celle de l'image. Elle aime les histoires, celles qui font frissonner de peur, celles qui font pleurer, qui font rire et rêver. Celles qui racontent la vérité du drame humain. Non pas que les drames et la souffrance soient aimables, mais elle connaît le côté sombre des choses, la douleur, la perte, la fin inéluctable, elle connaît cela autant que la lumière et la joie. L'âme voyage dans les pôles extrêmes du vivant. Dans les registres infinis de l'émotion. Elle se délecte de musique et de beauté. Elle se faufile dans les interstices d'un poème, reconnaît ses propres désirs dans les personnages désordonnés ou magnanimes des romans. Pour quelques minutes ou quelques heures, cela la guérit de sa solitude et de sa peur. Cela apaise sa faim de beauté, de bonté et de vérité, sa soif d'absolu. Pour quelques heures, le temps d'un livre. Le temps d'une nuit d'insomnie. Le temps. Le temps...

Et l'on revient au plaisir de lire. L'humanité partagée. Aux mots pour le dire, l'écrire. Dire cela. Seulement cela.

---

<sup>1</sup> Sur ces questions, on pourra lire mon essai *Des pas sur la page : l'écriture comme chemin*, Fides, 2007.